

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 1

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185097>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment à tous nos lecteurs.

En tous cas, le *Conteur* s'efforcera d'être à la hauteur de la situation, et dans ces temps difficiles, il saura pleurer avec ceux qui pleurent, être joyeux avec ceux qui sont dans la joie. Tel est son rôle et il n'y faillira pas si, ce dont il est persuadé d'avance, ses nombreux amis continuent à lui prêter leur concours et leur appui. B.

—o—o—o—
La tsanson dé bounan d'âo CONTEU.

Brâvo z'abonâ,
 Vigno vo soitâ.
 Onna boun'annâie;
 Kâ po l'an passâ
 N'ia pas z'u trâo gras,
 Mâ 'na rude châie.

—
Hommo mariâ; po cé bounan,
 Vo soitò vin, ardzeint, prâo pan;
 Pou cousons; on rajâo que copè;
 Dâi bio valets pas trâo tsaropè,
 Onna fenna pas tant grognon,
 Mâ que recâosé lè boton.

—
Fennès! A vo ye vu soitâ
 Cein que vo pâodè désirâ :
 Vo coso dâi grossès toupenès,
 Bouna leinga, et dâi vesenès;
 On boun'hommo pas trâo benet;
 Prâo café, et lo cafornet.

—
 Et vo *valets*, clliâo bons lurons,
 Soito po très-ti lè galons,
 Et po gracchâosès dâi lurenès
 Qu'aussont totès grossès courtenès;
 Dâi pères qu'on pâo coumandâ
 Et que vo laissent corratâ.

—
Felièttès, galés petits tieu
 Ye soitò po voutron bounheu
 Dâi bio tsapès garnis dè rousès
 Et po nippès dâi ballès tsousès,
 Mâ surtot dâi bons bounamis
 Pas bedans; mâ fins, dégourdis.

—
 Dévant dè botsi,
 Mè brâvo z'ami
 Vo vu dere ou mot :
 Gardâ lo Conteu,
 Cein portè bounheu.
 Ora : *Atsi-vo!*

—o—o—o—
 On connaît le proverbe : *Il faut souffrir pour être belle!* proverbe si fort en faveur parmi les femmes de tous pays.

La coquetterie de nos compagnes les soumet, en effet, à des tortures qui varient à l'infini, suivant la mode du jour ou celle du pays où l'on se trouve,

mais qui ne sont guère moins terribles en France qu'en Nouvelle-Calédonie.

Les nègres, il est vrai, aplatisent entre deux planches le nez et la tête de leurs enfants, mais ils ignorent l'usage du corset, cet instrument de supplice qu'une civilisation raffinée a pu seule imaginer.

La coutume de se percer les oreilles est commune à tous les peuples; nos femmes brûlent leurs cheveux à force de les friser, tandis que les Chinoises tirent les leurs sur les tempes de façon à se faire venir les larmes aux yeux.

Les Turcs engraisent leurs femmes comme on gave de vulgaires canards, avec cette différence que le canard n'engraisse qu'à son corps défendant, tandis que les femmes y mettent toute la bonne volonté possible.

Que demain une intéressante maigre soit à la mode, et vous les verrez boire du vinaigre.

Jusqu'ici, cependant, les Chinoises avaient eu sur les autres femmes une supériorité incontestable dans l'art de torturer leurs pieds. Voici que cette supériorité va leur échapper, si nous en croyons les lignes suivantes publiées dans un journal américain, le *Philadelphia Times* :

« Un chirurgien de notre ville, dit ce journal, est en train de faire fortune au moyen d'une innovation dont toutes les dames fashionables de la ville raffolent. Il s'agit cependant d'une opération chirurgicale. Les coquettes Pensylvaniennes, voulant à toute force avoir les plus petits pieds de l'Amérique, se font enlever le petit doigt des deux pieds; cette opération, subie sans douleur à l'aide du chloroforme, a pour effet de donner aux extrémités une exiguïté extraordinaire. Les Athéniens, amoureux de la forme, n'eussent jamais imaginé cette ignoble mutilation.

—o—o—o—
 Lausanne, 28 décembre 1878.

Monsieur le rédacteur,

Dans votre petite relation de voyage à Paris, vous nous avez parlé de l'exploitation des bouquets de bal par les habituées de *Mabille*, de *Bullier* et autres lieux de réjouissances publiques. A ce propos, permettez-moi de vous citer une autre industrie parisienne, qui se répète assez fréquemment dans les temps ordinaires, mais qui a eu un succès tout particulier pendant le séjour à Paris des nombreux visiteurs de l'Exposition universelle. Je veux parler du *truc*, dit *truc des œufs*. Il est, dans cette grande capitale, des gens qui passent chaque matin dans les restaurants, chez les pâtisseries, dans les hôtels, dans tous les établissements, en un mot, où l'on fait une forte consommation d'œufs, et, au moyen de quelques sous glissés dans la main d'un des employés inférieurs de la maison, recueillent tous les œufs pourris qu'ils peuvent se procurer.

Puis, quand la provision est suffisante, deux ou trois petites corbeilles sont remplies et posées sur la tête de gamins pauvrement vêtus et spécialement éduqués pour la circonstance, puis envoyés dans

diverses directions. Le gamin, qui est censé porter sa corbeille d'œufs dans telle maison qu'il désigne toujours très vaguement, saisit le moment et l'endroit où les promeneurs sont nombreux, pour se heurter à quelque obstacle et lancer sa corbeille d'œufs sur le bord du trottoir. Alors, s'arrachant les cheveux, dans un accès de désespoir fort bien étudié, il regarde d'un air à désarmer l'âme la plus dure, le désastre qui est à ses pieds. Bientôt la foule s'accumule et entoure la victime de cet accident.

— Console-toi, mon brave ami, lui dit un passant en lui remettant cent sous.

— Combien en avais-tu, dans ta corbeille? demande un autre.

— Six douzaines, répond le gamin en sanglotant.

— Tiens, voilà trois francs.

Et la pitié s'empare de plus en plus de l'assistance, à tel point que les six douzaines d'œufs pourris sont payés au poids de l'or.



Le baromètre. — Si la prévision du temps à longue échéance est une science encore à naître, il n'en est pas de même de la prévision se rapportant à une courte période de temps. Les stations météorologiques et le réseau de communications télégraphiques installés depuis peu d'années permettent de prévoir ou plutôt de voir venir. Les phénomènes de changement de temps sont en effet bien moins instantanés qu'on ne peut le penser : ainsi le fameux ouragan du 14 novembre 1854, qui a sévi en Crimée sur les flottes alliées de France et d'Angleterre, offre un exemple remarquable d'une tempête dont la marche pouvait être prévue, car cet ouragan a mis trois jours environ pour se développer depuis l'Atlantique jusqu'à la mer Noire.

Mais sans avoir recours au système d'informations par la télégraphie électrique, si l'on veut s'en tenir aux observations locales, les indications du baromètre suffisent encore à fournir des observations remarquablement justes. On peut les résumer ainsi :

Les oscillations rapides du baromètre ne doivent jamais être interprétées comme présageant un temps sec ou pluvieux de quelque durée, ces indications sont données exclusivement et sûrement par la hausse ou la baisse qui s'opère d'une façon lente et continue pendant deux ou trois jours.

Une chute brusque du baromètre, dans le printemps et dans l'automne, présage du vent.

Dans l'été, elle annonce un orage et dans l'hiver un changement de vent accompagné de dégel et de pluie.

La hausse par un temps pluvieux, aux environs de l'hiver, annonce la gelée, et la hausse par la gelée pronostique de la neige.

Réduites à ces modestes proportions, les prophéties du baromètre sont encore fort précieuses.



Champenois et Champenoises.

(Suite)

— Ecoute, Franquette, dit-il, tu sais que je ne suis pas mauvaise langue, mais je te considère comme ma sœur, et puisque tu tiens à avoir mon sentiment, je dois te l'exposer en toute sincérité, Onézime Truchy n'est pas mal de sa personne, j'en conviens. On assure qu'il est riche; jusqu'ici je n'ai rien à dire. Mais je le connais à fond; il est mielleux, peu franc et surtout égoïste; ces trois défauts-là ne promettent rien de bon.

— Peu franc, répéta Françoise, en affectant une sorte d'indifférence, je crois que tu as deviné juste, car il me répète constamment que je suis la plus jolie fille du canton. Toi qui es sincère, Paris, tu n'as jamais remarqué cela, n'est-ce pas ?

— Attends donc! fit tout à coup Paris Renaudin, comme si une étincelle électrique l'eût frappé. Par ma foi, ce n'est pas en ce qui te concerne que j'accuserais Onézime Truchy de manquer de franchise, j'ai beau me creuser l'esprit, je n'en connais pas qui sois aussi gentille que toi.

— Je te disais bien que tes chiffres te troublent la vue.

— Non ! non, ma parole d'honneur, s'écria Paris en s'animant par degrés. Tiens, examine-toi dans la glace; il n'y a pas de chiffres là-dedans. Plus je te regarde... c'était sans doute un effet de l'habitude que j'avais de te voir... j'y ferai attention désormais.

— Bon ! répondit Françoise, d'un air distrait, mais cela ne me donne pas le conseil que je t'ai demandé.

— Dame ?

— Dame ! dame ! tu ne sors pas de là. Tu viens de te prononcer contre Onézime Truchy, c'est jugé, mais alors, nommes-en un autre.

— Dame !

— Et tes dame ! et tes dame ! je te disais bien que tes chiffres t'avaient rendu bête. Ecoute, Paris, puisque je t'ai mis dans ma confiance, je te donne huit jours pour m'indiquer un choix dans le cas où mon père exigerait que je me soumise à sa volonté. Je compte sur ton amitié pour ne pas me tromper. De mon côté, si tu te trouvais dans la même position et que tu vinsses à me demander conseil, je n'hésiterais pas comme toi.

— Ah ! répondit Paris avec un grand sérieux, je n'en suis pas encore là, il faut auparavant que j'assure à ma mère une existence heureuse et que j'amasse une somme assez forte pour oser me présenter.

— Bah ! interrompit Françoise avec impatience, fort de ta bonne réputation et de ce que tu as économisé déjà, tu n'as pas à craindre d'être refusé, quelque part que tu te présentes.

— Et alors, qui me choisirais-tu, Franquette, demanda le jeune homme, d'une voix légèrement émue.

— Dame !

— Dame ! dame ! tu vois bien qu'à ton tour tu es embarrassée et cependant ce ne sont pas les chiffres qui te troublent la vue.

Françoise effectivement se trouvait engagée dans une impasse dont elle ne savait trop comment sortir. Tout à coup, s'armant de résolution :

— Eh bien ! écoute-moi, Paris, remettons cette conversation à huit jours. D'ici là tu réfléchiras et moi aussi. Alors, comme nous avons, toi et moi, une égale confiance, nous nous donnerons mutuellement le conseil qui conviendra le mieux à tous deux. Est-ce entendu ?

— C'est entendu, répondit Paris Renaudin en laissant percer un certain embarras qu'il n'avait pas en arrivant.

Quincarlet rentra sur ces entrefaites et, sans hésiter, accepta l'invitation. Le motif du souper était une dinde que Paris avait reçue en cadeau. Tous trois sortirent et trouvèrent la veuve Renaudin en train d'essuyer sa batterie de cuisine et sa vaisselle, comme si elle eût eu le pressentiment qu'une solennité aurait lieu prochainement chez elle.

Durant le souper, qui fut on ne peut plus cordial, les joyeux propos et les fines taquineries se croisèrent. Paris